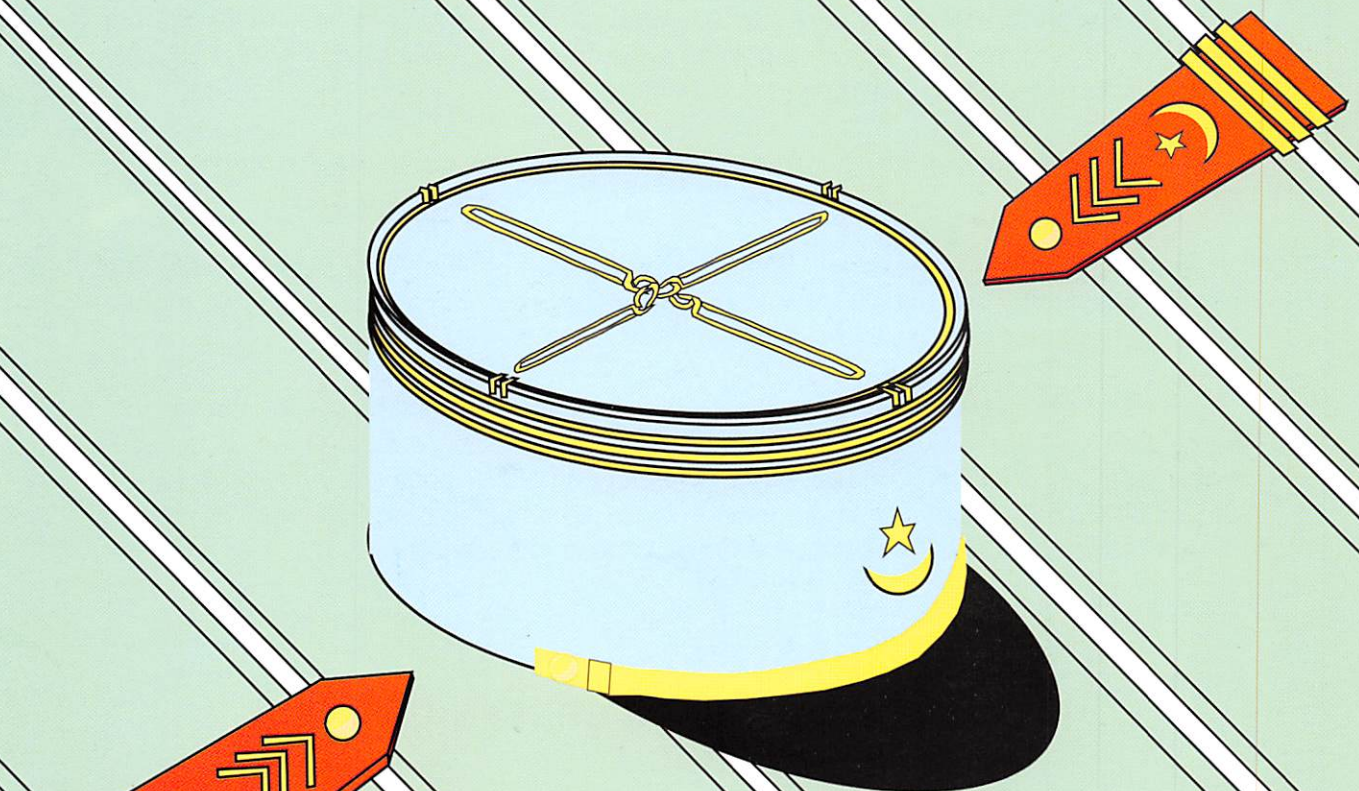


LES SAS

Bulletin de liaison des Anciens des Affaires Algériennes

N° 2 - Mars 1995



Prix : 45 F



20, RUE EUGENE FLACHAT, 75017 PARIS - Tél. et fax : 16 (1) 42 67 67 99

*ASSOCIATION DES ANCIENS DES
AFFAIRES ALGERIENNES
« LES S.A.S. »*

Du fonctionnement de l'Association

Nous profitons de ce bulletin pour remercier tous ceux de nos membres qui nous ont fait l'amitié de nous offrir leurs vœux en début 1995.

Nous avons le plaisir de vous annoncer que notre Association a étoffé sa fonction Secrétariat, puisqu'elle utilise désormais les services d'une secrétaire à temps partiel, Dalila GRIN.

Une permanence est assurée le mardi matin, de 9h 30 à 12h 30 au siège de l'Association pour le traitement des dossiers des moghaznis. Pour éviter les pertes de temps, il est préférable, le cas échéant, de préparer les visites par l'envoi d'un courrier et de prendre rendez-vous. Nous disposons également d'un répondeur téléphonique permettant un «monologue» de 4 minutes maximum.

La correspondance peut nous être adressée par lettre ou par télécopie (même numéro de téléphone).

ADHESIONS - Tout «ancien» des Affaires Algériennes peut être *Membre Actif* de notre Association. Tout sympathisant peut être *Membre Adhérent*, sous réserve d'obtenir l'agrément préalable du Conseil.

La cotisation pour l'année en cours comprend l'abonnement au Bulletin de Liaison. La cotisation 1995 «de base» est de 150 F pour les membres qui n'ont pas la possibilité de faire une déduction fiscale de leurs impôts et 230 F pour les autres (dont 80 F déductibles). Sur simple demande, tout candidat à l'adhésion peut obtenir un exemplaire des Statuts et le dernier compte-rendu de l'Assemblée Générale.

COMPOSITION DU CONSEIL DE L'ASSOCIATION EN 1995

Président d'Honneur : Général (C. R.) François PARTIOT

Président : Daniel ABOLIVIER

Vice-Président d'Honneur : Pierre CHARIÉ-MARSAINES

Vice-Présidents : Général (C. R.) Henri BURTHEY, André WORMSER

Secrétaire Général : Alain OLMI

Trésorier : Jean-Michel DURAND

Autres Membres : Robert COISY, Henri CRÖNERT, Emile ESPASA, Jacques LETHIEC, Jacques HARMEL, Georges OUDINOT, François REVERCHON, Emmanuel ROY, Jean-Pierre SENAT

PERTES OFFICIELLES DES S.A.S.

de 1956 au 24 février 1962

Source : Bulletin de liaison et de documentation des Personnels civils et Militaires des Affaires Algériennes n° 62/34

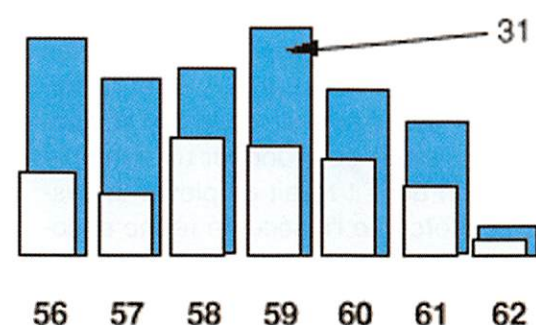
couleur claire : 752 tués
couleur sombre : 1217 blessés

Moghaznis

607 tués - 897 blessés

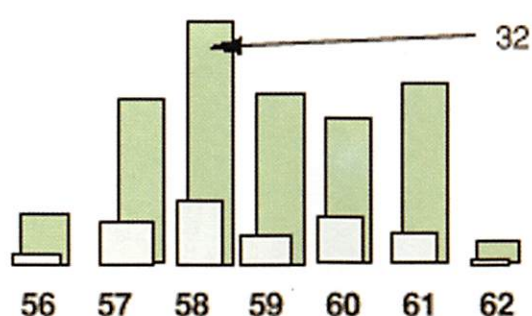
Officiers

70 tués - 154 blessés



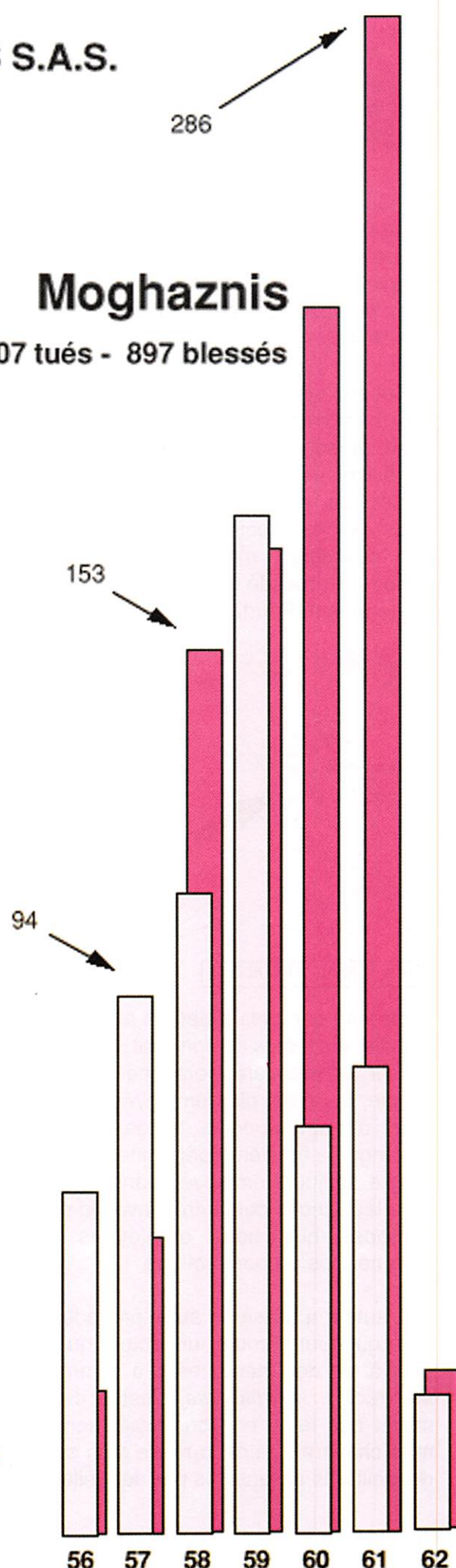
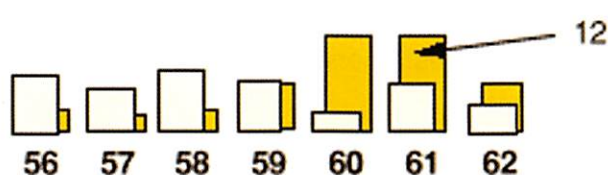
Sous-Officiers

33 tués - 124 blessés



Attachés

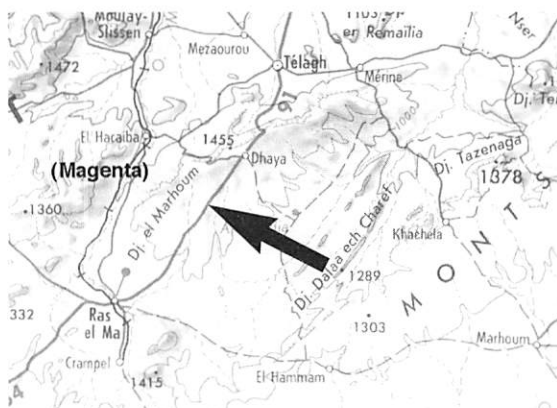
42 tués - 42 blessés



Képi Bleu

Guy Vincent a publié ce livre où il rapporte l'essentiel de l'expérience qu'il a vécue de 1955 à 1962 dans une S.A.S. en Oranie. Ce sera certainement un document de base pour ceux qui voudront étudier l'histoire des Affaires Algériennes.

Cet ouvrage ne se présente pas comme des mémoires où l'auteur parle à la première personne du singulier, mais comme un récit où il raconte une partie de la vie de Roger, qui ne peut être que lui-même. Nous savons depuis Boileau que «le moi est haïssable», mais dans un premier temps, ce procédé nous a semblé curieux et déroutant. Pourtant, à la réflexion, on



Carte IGN au 1/1 000 000

comprend que cela a permis au narrateur d'unifier les temps de son récit, sans avoir à utiliser la première personne du passé simple, qui n'est plus employée normalement à notre époque, ou sans avoir à mélanger la troisième personne du passé simple, toujours employée dans les récits pour les actions des autres, avec le passé composé que nous employons pour raconter nos propres actions.

L'auteur a utilisé un autre procédé littéraire qui peut dérouter un lecteur qui s'attend à lire des mémoires: il a commencé son récit *in medias res*, c'est à dire au milieu des faits, en consacrant son premier chapitre à la découverte d'un couple de vieillards assassinés par des fellaghas

en 1956 et le second au récit d'un regroupement de mechtas cinq mois plus tard. C'est à partir du chapitre trois que Guy Vincent prend l'ordre chronologique en octobre 55: Roger est à Alger où il doit suivre un stage de formation de six mois, réduit à un mois, puis à huit jours et, finalement à une seule journée! Le seul stage qu'aura fait ce futur chef de S.A.S. est son séjour auprès de l'administrateur de la Commune Mixte où il a été nommé, en bordure des hauts plateaux de l'Oranie.

Comme Nicolas d'Andoque (1), Guy Vincent montre la multiplicité des tâches que devait assumer une S.A.S. et la faiblesse de ses moyens; nous n'y reviendrons pas, sinon pour donner un exemple de la façon dont il fallait employer le système D. Alors que l'insécurité règne encore sur le territoire de la S.A.S., comme tous les déplacements nécessaires ne peuvent pas bénéficier d'une protection de l'armée, Roger fait transformer son camion Renault de deux tonnes en engin blindé grâce à une cuirasse en acier de mille kilos fabriquée par un forgeron; cet engin bizarre, vite surnommé «le mammoth», rend les services qui en sont attendus.



Le Mammoth, modèle «Affaires Algériennes», non homologué.

Les équipes de la SAS arrivaient ainsi à se déplacer sans dépendre de personne.

Le récit de Guy Vincent englobe presque tout le déroulement de l'histoire des Affaires Algériennes puisqu'il va de

La destinée d'un homme

leur création jusqu'au tout début de l'année 1962. Un de ses plus grands intérêts est qu'il montre bien l'évolution des événements vécus sur le terrain: au début, il n'y a pour ainsi dire pas de fellaghas dans ce coin d'Oranie; ils deviennent plus nombreux et leurs actions, leurs exactions, s'intensifient; finalement, ils disparaissent et Roger peut se déplacer sans inquiétude avec trois ou quatre moghaznis.

Guy Vincent avait eu une expérience négative qui l'a profondément marqué: celle de la guerre d'Indochine que nous avons perdue parce que nous n'avons jamais eu le contact avec la population indigène. Il revient plusieurs fois sur ce souvenir douloureux qui va, par contre-coup, inspirer toute son action en Algérie: son objectif essentiel est d'établir, de maintenir et d'élargir son contact avec la population musulmane. Ce n'est rien d'autre que l'objectif donné dès octobre 1955 par le Colonel Constant (2), mais Roger en fait un principe de vie personnelle de tous les instants. Et cela fait de son récit un témoignage extrêmement riche et détaillé sur les diverses mentalités de ceux qui l'entouraient, dans le maghzen, parmi les notables de la djemaa (devenue ensuite Conseil Municipal) et même celles des ennemis de la France. Il s'est félicité de la création du 5ème Bureau chargé de la guerre psychologique parce que c'était la guerre qu'il pratiquait, en dehors de ses actions de combat.

Il faut bien que j'avoue que j'ai d'abord été gêné par l'utilisation dans ce récit historique de certains procédés littéraires du roman. Mais c'était pour l'auteur la meilleure façon de pouvoir faire vivre, devant le lecteur, des personnages parti-

culièrement représentatifs et authentiques, dans leurs réactions aux événements proches ou lointains. A travers eux, les anciens des S.A.S. pourront retrouver certains Moghaznis et certains civils qu'ils ont connus, et même certains ennemis ...

Que Guy Vincent en soit remercié.

René FRANCK

Agrégé de Grammaire
SAS de Harraza



Départ matinal de la patrouille à cheval

(1) Nicolas d'Andoque - Guerre et Paix en Algérie - Société de Production Littéraire - L'analyse de son livre a été faite dans le Bulletin de Liaison n° 1.

(2) Colonel Constant - directeur du stage des Officiers de communes mixtes.

Képi Bleu, de Guy Vincent, est édité par «Jeune Pied-Noir» - BP 4 - 91570 BIEVRES .

Prochaines analyses: *L'Odysée d'Ali* de Mohand Khellil et *Un village de harkis* du Général Faivre.

Ma première piqûre !

Été 1959 : le certificat de Physique, Chimie et Biologie (indispensable Sésame pour accéder à la Faculté de Médecine) en poche et ayant répondu à l'appel du Pays dans le cadre de l'opération «Les Jeunes en Algérie» lancée par la Commission «Armée-Jeunesse», je me suis retrouvé en qualité d'Attaché aux Affaires Algériennes à la SAS de **ZELAMTA M'HAMID**.

ZELAMTA était présenté comme un regroupement modèle, avec des constructions récentes, un petit centre commercial, un terrain de football empierré à souhait, rendant le tacle glissé hasardeux; les villageois constituaient pour partie la main d'œuvre d'une grosse exploitation agricole voisine.

Je trouvai tout naturellement ma place au niveau de la salle de soins, apprenant sur le tas les rudiments de l'A.M.G. (Assistance Médicale Gratuite).

Le premier mois fut celui de l'initiation et de l'apprentissage avec une remarquable infirmière à l'ancienne, assistée par une aide-soignante algérienne qui cumulait à la consultation les fonctions d'interprète auprès des dames notamment ; je passais des écritures sur les registres «ad hoc» et dispensais sous haute surveillance des soins élémentaires.

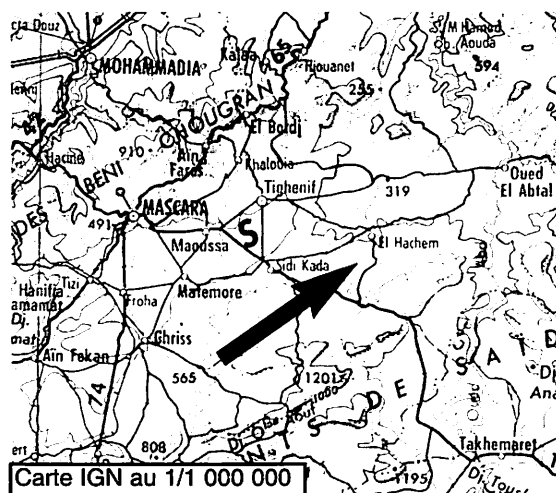
Le deuxième mois fut celui de la mise en pratique à l'occasion des congés annuels de l'infirmière; je pris donc à mon compte la salle de soins, avec, il faut le reconnaître, peu de succès au démarrage (méfiance oblige, je n'étais pas docteur et de plus j'étais parachuté d'on ne sait où ...). Heureusement, une fois par semaine, un médecin lieutenant, flanqué de son caporal-chef infirmier réglementaire venait rehausser grandement le niveau des prestations sanitaires, il laissait ses consignes

pour la semaine, à moi d'appliquer à la lettre ses dispositions. C'est là que se situe l'un des premiers temps forts de ma carrière :
ma première piqûre.

Il s'appelait Kader. Jeune moghazni de la SAS, beau comme un dieu grec, sportif avec beaucoup d'allure, amateur de beau sexe de surcroît, qui traînait les séquelles de ce que de nos jours on nomme M.S.T., ramassée dans les faubourgs de **MASCARA** tout proche. Le lendemain du premier passage du toubib, je dus exécuter ma première injection intramusculaire ... quart supéro-externe de la fesse ... Ce fut pour lui une épreuve qu'il subit avec un stoïcisme doublé d'un fatalisme à toute épreuve. Ce fut pour moi un véritable calvaire (avec le trac de l'acteur avant l'entrée en scène, ou celui du spécialiste qui ne peut se tromper, ou celui qui précède le «go» au moment du premier saut en parachute ...).

Cette première expérience n'en fut pas moins le prélude à une longue carrière africaine comme administrateur de Santé Publique !

Colonel (C.R.)
Pierre-Arnaud SAINT-SUPÉRY
SAS DE **ZELAMTA M'HAMID**



Nos lecteurs sont formidables

HISTOIRE

29

2. — En 1842, le Sergent Blandan escortait avec 22 hommes la correspondance envoyée de Boufarik à Blida.

En arrivant dans un ravin, près de Beni-Méred, il est tout à coup entouré par 300 cavaliers arabes qui s'y étaient embusqués.

« Rends-toi, lui crie l'un d'eux.

— Voilà comment je me rends, riposte Blandan, en déchargeant son fusil sur l'Arabe ».

La lutte s'engage aussitôt entre les deux groupes. Mais la partie est trop inégale. Les Français tombent l'un après l'autre. Blandan reçoit plusieurs blessures. Une balle

au ventre l'abat. Il a encore la force de crier : « Défendez-vous jusqu'à la mort ».

La garnison de Boufarik a entendu la fusillade. Quelques chasseurs d'Afrique s'élancent à cheval dans la direction du combat. Les Arabes n'attendent pas le choc du renfort qui arrive et se dispersent en toute hâte.

Mais il ne reste plus à ce moment que cinq Français debout.

Blandan est transporté à l'ambulance de Boufarik où il expire, peu après son arrivée.



LE SERGENT BLANDAN

Nous ne nous attendions pas à cette avalanche de précisions en posant la question «*Mais qui était le sergent Blandan ?*»

C'est ainsi que nous recevons d'un ami lecteur l'extrait ci-dessus de «*L'Algérie - Récits historiques et observations géographiques - à l'usage des cours élémentaires des Ecoles primaires*» par Bernaut et Redon - Jules Carbonel éditeur - 1925

Par ailleurs voici la contribution de :

Robert MERELLE
SAS de OULED-YAICH

«Le Sergent BLANDAN Jean-Pierre est né en 1819 à Lyon; il mesure 1m,59 et ses yeux sont gris bleu. A 18 ans, il s'en-

gage dans l'armée pour une durée de 7 ans et est envoyé presque aussitôt en Algérie.

Au début de 1842, il est nommé sergent. Il fait partie du détachement de dix-sept fusiliers du 26^{ème} de ligne à **BOUFARIK** dans l'enceinte du camp d'Erlon pour escorter le courrier avec trois cavaliers du 4^{ème} chasseur d'Afrique; le 11 avril 1842, la troupe quitte **BOUFARIK** à 6 heures du matin; vers 7 heures à 2,5 km de **BENI-MERED**, les éclaireurs aperçoivent dans un ravin «Le Chabet el Mechdoufa» une bande armée de deux cent cinquante à trois cents cavaliers arabes qui barrent la route de **BENI MERED...**»

«... L'observatoire du camp d'Erlon a signalé l'attaque, les chasseurs enfourchent à cru leurs chevaux menés à l'abreuvoir et galopent au secours de leurs camarades ...»

(condensé relevé dans le livre «*Monuments en exil*» d'Alain AMATO - Editions de l'Atlantrophe)

Enfin, de **Jean-Pierre MICHEL, SAS** de YABOUS :

«La statue du Sergent Blandan, élevée en 1887 à **BOUFARIK**, a été ramenée d'Algérie en 1962 grâce au Groupe BLANDAN. D'abord installée dans la cour de la caserne Thiry à **NANCY**, elle sera inaugurée le 7 avril 1990 à l'extrémité de la rue qui porte son nom depuis 1886.»

Nous nous sommes bornés à l'essentiel des réponses. Puissent nos autres questions connaître autant de succès !

L'affaire SI CHERIF

Juillet 1957

Dans la zone **BOGHARI, AIN-BOUCIF, MAGINOT, SIDI-AÏSSA**, plusieurs bandes rebelles évoluent aux ordres de : BELLOUNIS (MNA), SI LAKHDAR, SI ALI, Moktar BOULBADAOUI (FLN) et SI CHERIF (indépendant, FLN de circonstance). Naturellement tous ces chefs sont concurrents et adversaires. Non seulement ils ont à se défendre contre l'Armée Française mais ils se battent entre eux épisodiquement.

En juin 1957, des renseignements nous laissent entendre que SI CHERIF dont les troupes tendaient vers la lassitude et les munitions vers l'épuisement, envisageait de jeter l'éponge et de se rendre. L'importance de ses effectifs varient selon les dires de 300 à 500. Ancien Sergent Chef en Indochine, militaire de carrière, ayant déserté pour gagner le maquis hostile à la France, SI CHERIF ne doute pas de l'issue d'une reddition personnelle : il sera lourdement condamné.

Or il se trouve que l'Adjoint du Chef de SAS de **MAGINOT**, le Capitaine CUNIBILE, est l'Adjudant FRACHET, un ancien camarade de combat de SI CHERIF.

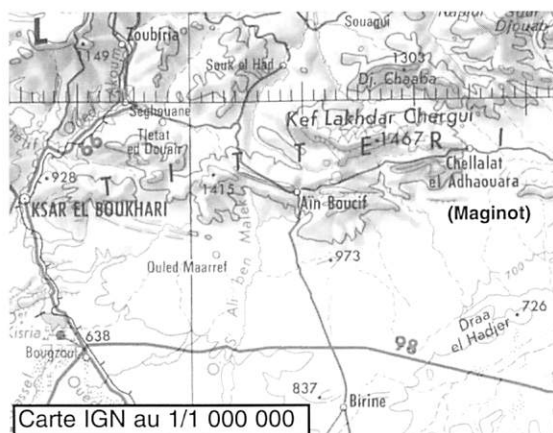
Alors que BELLOUNIS, «général en Chef» des troupes MNA vient de déposer les armes, le moment semble propice pour une approche du «Colonel» SI CHERIF. L'Adjudant FRACHET fait part au Capitaine CUNIBILE de son intention d'unser de ses ex-relations personnelles avec SI CHERIF pour le convaincre non pas de «se rendre» mais de «se rallier». Carte blanche lui est laissée, avec toutefois des recommandations d'extrême prudence.

FRACHET va agir avec une remarquable habileté en utilisant pour cela les

services volontaires de deux civils européens et de deux musulmans* de **MAGINOT** ...

Je propose à votre lecture le rapport intégral - et confidentiel - que j'ai adressé alors à Monsieur le Sous-Préfet d'Aumale, Monsieur CLAVERIE et à la Direction des Affaires Algériennes à **ALGER**.

Colonel (H.) CUNIBILE
SAS de **MAGINOT**



** Nous nous sommes donné comme règle de ne pas citer de noms de Français d'origine arabe ou berbère sans leur accord formel ou celui de leur famille dans la mesure où nous pouvons les retrouver.*

Dans le cas contraire, ils sont cités sous le nom de Ben Flan (fils d'untel).

Il est en effet regrettable de constater que la passion inspire encore maintenant des «proclamations» telles que «... il s'agit de traîtres et de fils de harkis que l'histoire a jugés et condamnés à jamais ...» (Interview dans El Watan du 1/11/94), proclamations interprétées par les simples d'esprit comme autant d'appels au meurtre ... et suivies d'effet avec le fanatisme de circonstance.

MAGINOT, le 25 septembre

RAPPORT CONFIDENTIEL

- I°- L'Adjudant FRACHET Stéphane, qui avait connu vers 1952 en COCHINCHINE le Sergent-Chef Lahbri CHERIF « SI CHERIF » venait d'être affecté depuis peu à la SAS de MAGINOT. De son côté, SI CHERIF s'était documenté pour savoir si l'Adjudant FRACHET était le même que celui dont il avait entendu parler en INDOCHINE d'une part, en Kabylie d'autre part.
Il y avait là, dans une réciprocité d'estime entre ces deux hommes l'étincelle qui amena le ralliement de SI CHERIF.
- II° Vers le 24 juin 1957, l'Adjudant FRACHET envoyait un émissaire à SI CHERIF qui évoluait dans la région du KEF LAKHDAR.
La question lui était directement posée « Consentait-il à se rallier à l'Adjudant FRACHET ? »
L'émissaire revint et demanda à ce sous-officier d'aller à un point de rencontre situé à 4 km de MAGINOT environ, sur la route d'AIN-BOUCIF.
C'est donc le 30 juin que l'Adjudant FRACHET se rendit seul au point indiqué où il rencontra l'émissaire initial et un autre envoyé de SI CHERIF. Celui-ci fit connaître que SI CHERIF ne pouvait pas se rallier seul en laissant ses hommes et qu'en conséquence un certain délai de préparation lui était nécessaire.
- III° Pour insister auprès de SI CHERIF quelques personnes de sa famille qui avaient été arrêtées le 28 juin lors de la rafle générale, furent remises en liberté sous conditions d'œuvrer au ralliement.
De surcroît, la famille BENFLAN, ainsi que Monsieur CHARRUT Gilbert furent engrenées dans le mouvement, toutes ces personnes connaissant bien la famille de SI CHERIF. Les contacts furent donc multipliés et notamment Messieurs CHARRUT et BENFLAN firent pression sur la famille de SI CHERIF pour l'amener à résipiscence. Il lui fut notamment assuré qu'il trouverait un soutien certain auprès du Capitaine CUNIBILE, commandant la SAS.
- IV° Une première entrevue fut prévue le 7 juillet à 17 heures à 6 km de MAGINOT, sur la route de MAGINOT-AIN-BOUCIF.
Pour des raisons de sécurité d'une part (afin d'éviter toute surprise possible), mais aussi pour des raisons de préséance compréhensibles d'autre part, seuls Messieurs CHARRUT et BENFLAN se rendirent au point exact de rendez-vous, tandis que le Chef de la S.A.S. et son adjoint attendaient à 2 km en deçà.
Toutefois, avant de se porter à ce premier rendez-vous, le Capitaine CUNIBILE avisa le Capitaine ROUX, commandant la 1ère Batterie du 2/67 et commandant d'Armes de la Place de MAGINOT, de l'événement qui se préparait.

Cet Officier prit donc les dispositions pour qu'en cas de disparition du Chef de la S.A.S. et de son adjoint, une opération puisse être rapidement montée.
Le délai limite de retour fut fixé à 18 heures.
SI CHERIF était au rendez-vous, protégé discrètement par quelques hommes. Il admit donc fort bien notre présence et sa confiance s'affirma.
- V°- Un second rendez-vous fut projeté mais fréquemment différé, car SI CHERIF était aux prises avec SI LAKHDAR et SI ALI, autres rebelles d'obédience F.L.N. (notamment entre le 9 et le 11 juillet).

Le 14 juillet 1957, Messieurs CHARRUT et BENFLAN réussissaient à le persuader de venir dans leur jeep jusqu'au domicile de l'Adjudant FRACHET situé à moins de 20 mètres de la sentinelle du 2/67 R.A. Mais l'officier de quart de l'Artillerie était avisé qu'une voiture se présenterait sans doute tard dans la nuit. Pour convaincre SI CHERIF et surtout rassurer ses adjoints immédiats, Monsieur CHARRUT fut amené par l'Adjudant FRACHET à laisser son frère, CHARRUT Pierre en otage pendant la durée de l'entretien.

A 23 heures, SI CHERIF arrivait au domicile de l'Adjudant FRACHET, accompagné de Messieurs CHARRUT et BENFLAN. Immédiatement avisé, le Capitaine CUNIBILE se rendait sur les lieux et faisait avertir aussitôt le Capitaine ROUX. Un entretien préliminaire à bâtons rompus eut lieu de 23 heures à 24 heures et SI CHERIF fut reconduit en voiture jusqu'à son PC.

Dès mon arrivée dans la cuisine de l'Adjudant FRACHET, tous les assistants se levèrent. Présentations faites, SI CHERIF, au garde à vous, tira son pistolet de l'étui et, le tenant par le canon, me le rendit en disant : «Mon Capitaine, je vous prie d'accepter ma reddition.» Prenant l'arme de SI CHERIF, je la retournai et la lui rendis avec ces mots: «SI CHERIF, je te remercie. Cependant, je n'accepte pas ta reddition; mais si tu es d'accord, j'accepte ton ralliement.»

Le temps de rengainer son arme, SI CHERIF, prenant ainsi quelques secondes de réflexion, me dit: «Mon Capitaine, c'est d'accord, je vous en remercie.»

Une confiance mutuelle venait de s'instaurer entre deux adversaires qui ne se connaissaient pas l'heure précédente. Dans la lumière incertaine de cette cuisine vaguement éclairée par un lumignon et où s'entassaient sept ou huit personnes, l'atmosphère avait quelque chose d'irréel et, à tous, l'instant nous parut grave, solennel. Nous sentions qu'un événement capital se dénouait tandis que MAGINOT dormait.

FRACHET nous servit quelques jus de fruit tandis que je demandais: «De quel effectif disposes-tu SI CHERIF ?» - «Environ 300 hommes. Mais tous ne me suivront pas dans mon ralliement. Beaucoup veulent rentrer chez eux. Quelques-uns, très peu, rejoindront peut-être BELLOUNIS ou SI LAKHDAR. Je pense pouvoir en amener environ 200 avec moi, dont mon adjoint le Commandant GUERROUMI.» Et d'ajouter: «Mon Capitaine, je suis en butte aux attaques de SI LAKHDAR. Je suis à court de munitions et je n'ai pas assez d'armes. Pourrez-vous me ravitailler très vite, surtout en munitions ?

« Je l'assurai que ce serait chose faite aussitôt que son ralliement serait accepté et rendu officiel : question de jours ... une semaine peut-être. «Je tiendrai jusque là.» me dit-il. Comme il fallait faire vite, car le délai de l'otage (le frère de Gilbert CHARRUT) expirait à minuit, la séance fut promptement levée.

De cet entretien, il résulta une parfaite unité de vue entre le Chef de la S.A.S. et SI CHERIF sur les points suivants :

- Inutilité dans l'immédiat d'un ralliement spectaculaire à grand tapage qui n'aurait amené qu'un effectif restreint du personnel de SI CHERIF,
 - Intérêt d'utiliser sur place les troupes ainsi ralliées comme commando évalué à environ 300 hommes.
 - Plan à réaliser: lutte contre le F.L.N. et singulièrement les bandes de LAKHDAR, SI ALI, BOULBADAOUI MOKHTAR.
- Dans ce but, proposition de reconstituer l'armement et les munitions très affaiblis de la bande de SI CHERIF.

VI°- Ce sont ces propositions qui furent exposées le 15 juillet 1957 par le Capitaine CUNIBILE par la voie hiérarchique au Ministre Résidant à ALGER et au Général GRACIEUX adjoint du Général SALAN. Le samedi 20 juillet, SI CHERIF était réarmé et rééquipé par les soins de la FRANCE. Son ralliement était ainsi officiellement consacré.

Le maquis de SI CHERIF

«Ce sont tous des salopards. Ils détruisent tout en affamant le peuple. Au début, je croyais qu'ils avaient un idéal. Maintenant, je sais que ce sont des pirates. Ils battent les vieillards, pillent, égorgent et incendient les récoltes. C'est ce qu'ils appellent libérer ! »

Pendant 14 mois, Si Chérif avait tenu le maquis. Régulièrement, ses hommes contrôlaient les populations et effectuaient des expéditions dans les douars. Un jour, le commissaire kabyle ordonna au cours d'un coup de main dans la région d'Arthur d'égorger le bétail (40 moutons) d'une mechta, malgré l'interdiction formelle de Si Chérif.

Le soir, lorsque de retour d'une conférence de chefs, il découvrit le carnage, Si Chérif explosa. L'explication fut orageuse entre le Kabyle et l'Arabe. Finalement, devant tous les hommes, le chef de bande abattit son commissaire politique de deux balles dans la tête.

Alors commencèrent les ennuis pour Si Chérif : l'homme posait aux grands chefs de la wilaya 6 un problème d'obéissance totale. Ils décidèrent de le faire disparaître. Mais Si Chérif avait dans sa poche



Le «colonel» Si Chérif commande 300 réguliers et 1000 «supplétifs» C'est le seul chef FLN qui soit revenu à la France. A ses côtés, l'homme qui a provoqué le ralliement : l'adjudant Frachet, 32 ans, 11 citations. Il a passé 4 ans chez les Hoa-Hao.

un document qui l'édifiait sur le sort que les kabyles lui réservaient...

En quelques semaines, la wilaya 6 fut pratiquement liquidée par les 300 hommes de Si Chérif, et les quelques kabyles qui en réchappèrent n'eurent d'autres ressources que de regagner précipitamment le nord.

Mais l'armement de Si Chérif n'était pas très fameux, et le stock de munitions bien entamé ...

EXTRAIT DU S.H.A.T.

Voici un court extrait de l'enregistrement par le Service Historique des Armées de Terre des pièces du dossier militaire de SI CHERIF, avec résumé succinct de leur contenu.

19-9	Si/N°	Lettre du "Colonel" SI CHERIF au Genechef. présentant un certain nombre de propositions - A - sur le plan militaire - effectif provisoire 1500 hommes dont 200 à 300 officiers et sous officiers non musulman - - création B - sur le plan civil - Bureau civil placé auprès du "Colonel" SI CHERIF
------	-------	--

Ce ralliement démarrait bien et SI CHERIF combattit jusqu'en 1962 avec ses F.A.F.M. Mais la fin fut horrible. Nous attendons vos témoignages sur cette période tragique.

Les Chiens de MORSOTT

Il est revenu à MORSOTT. C'était comme l'aboutissement d'un long cauchemar. Durant des années, plus de vingt ans, les vieilles terreurs, les vieilles peines, les vieilles hontes étaient remontrées en lui du plus profond de ses nuits comme des méduses sanguinolentes, des linges maculés flottant dans l'obscur entre-deux-eaux de ses rêves. Une nuit, mille nuits, il avait été guidé, toujours plus avant dans la casbah, par des enfants maigres et haineux. Des formes anonymes, enveloppées dans leur djellaba, au visage masqué d'un chèche éclatant, savamment enroulé, l'avaient enfin transpercé de mille couteaux, après des heures d'angoisse, la gorge déchirée par ses cris muets...

Pendant la guerre - ces dix-huit mois passés dans les Aurès Némentchas -, on l'avait un jour amené devant le cadavre d'un égorgé. C'était au sud de l'agglomération, près d'une mechta misérable au pied des grandes collines pierreuses, désertes, où seuls quelques figuiers de barbarie vert pâle mettaient des taches de couleur. Sur cette terre de cailloux, de mangeurs de cailloux, les pauvres constructions de pierre ne se révélaient à l'œil qu'après une lente accommodation, comme si elles sortaient à chaque fois du sol. Gens humbles et fiers. Les femmes hululaient leur peur quand les soldats étaient sur les pas des «fellaghas», les vieillards impavides offraient le café boueux où bourdonnaient les mouches.

Les cadavres puent lourdement sous le soleil. Des soldats sont passés. Le FLN tient la région la nuit et, ma foi oui, l'administre, aide les familles des rebelles, partage la récolte ou la disette, juge, punit, exécute aussi. Qui a égorgé cet homme ? On appelle ça «le grand sourire», ça baïlle d'une épaule à l'autre. Sur la djellaba souillée une feuille est accrochée, d'un cahier d'écolier, quelques lignes en arabe

et quelques-unes en français, maladroites, condamnant «le traître», en lui assurant, inexplicablement, que «Madame la France» n'a pas aimé sa trahison ! (1)

Mais s'entrechoquent le hululement des femmes, les regards secs et intenses des enfants, l'apparente impassibilité des vieux «chibanis» («Tu lui fous un coup de crosse dans le fentre, il fa bien falloir qu'il parle», disait le petit séminariste alsacien, aux galons de sous-lieutenant). Un mort est à moitié déterré, pour que le lieutenant SAS le voie et fasse son rapport.

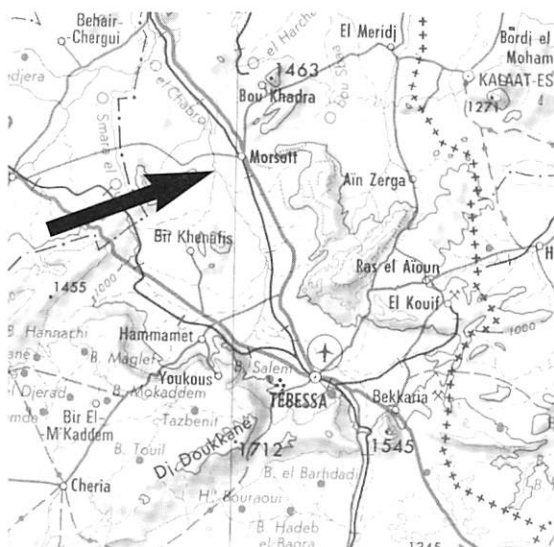
Les soldats sont arrivés dans un camion, derrière la jeep d'un capitaine. Navigation cahotante des véhicules sur la grande plaine coupée par le lit de l'oued, au fond d'une double falaise de tuf stérile. L'érosion a creusé mille petites tranchées tout autour. La piste serpente. On voit de très loin la poussière soulevée par les roues. Les rebelles ont le temps : ils filent par le fond de l'oued, ou se cachent dans les anfractuosités de ses falaises. L'un d'eux, acculé, a fait feu sur le soldat qui scrutait l'ombre de ses yeux éblouis. Les nôtres ont tiré à leur tour. Les deux jeunes hommes sont morts, face à face, dans l'ombre et la lumière.

Mais le plus souvent il n'y avait que des traces de galop sur le sable, des femmes au front tatoué, déchiré à coup d'ongles, maculé de cendres et de sang, des groupes d'enfants blottis, aux yeux immenses. Des soldats ont mangé, avec les plaisanteries brutales qui exorcisent la peur, le couscous encore fumant préparé pour les rebelles.

Dans le djebel pierreux, en zone interdite, vivent six hommes du FLN commandés par le lieutenant Mohammed ben Youssef, de la tribu des Sidi Yahia, un chaouia aux yeux clairs. De son appareil,

au retour d'une mission, presque par inadvertance, un aviateur a lâché du napalm sur deux ou trois silhouettes en treillis qui couraient entre les cailloux. Grièvement blessé, le lieutenant rebelle est mort à l'hôpital de **TEBESSA**.

Pour répondre à ceux qui l'interrogeaient, il exigeait d'avoir affaire au moins à un capitaine. Mais le capitaine français est arrivé trop tard.



Il est revenu à **MORSOTT**. Chiens faméliques de la mémoire*. Il met sur le paysage gris-ocre, pauvrement égayé par le bosquet d'eucalyptus plantés autour de la petite gare, les mots d'un vieux rapport préfectoral : «Région déshéritée, et sans avenir». Souvenir du camp (de surveillance, de travail, de concentration ?) près de la mine de **BOU-KHADRA**, à une dizaine de kilomètres de **MORSOTT**. Quelques familles survivaient sur le maigre salaire des mineurs, d'autres sur celui des supplétifs ...

Aujourd'hui encore, le seul bâtiment qui dresse ses trois étages dans la plaine est la gendarmerie, construite en 1960 par les Français.

«Lieutenant Mohammed ben Youssef Sidi Yahia, les larmes et le sang n'ont pas fertilisé ta terre !»; il crie comme un fou en descendant la rue qui mène à la gare. Il longe les ruines romaines, les bâtiments d'école. Devant les cubes des maisons

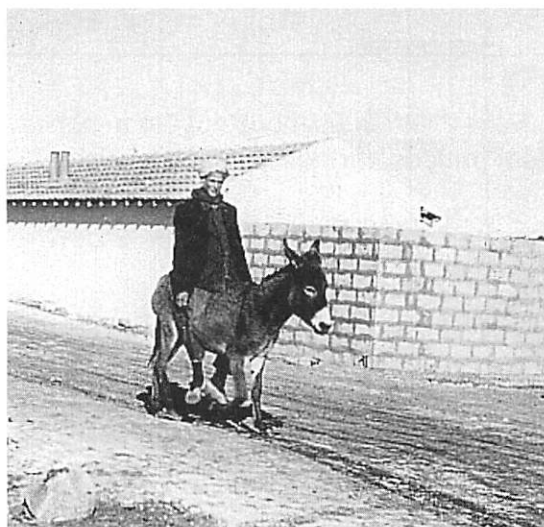
blanchies à la chaux, quelques hommes poussent de vieilles capsules de sodas sur des échiquiers de fortune. Une troupe d'enfants se forme et s'enhardit à le suivre, d'abord de loin. Il quitte la route **Souk-Ahras - Tébessa** et s'enfonce dans le village. Il ouvre les bras et pleure, et personne ne le reconnaît. Gênés, les hommes se détournent et reprennent leur partie de dames.

(1) inexplicablement ... à moins que dans l'esprit du FLN local il n'y ait eu confusion entre la France profonde et celle des «porteurs de valises».

Michel BIBARD
Agrégé des Lettres
SAS de MORSOTT

* In MORIENCIA d'A. ROA BASTOS - Flammarion.

L'âne de ZELAMTA-M'HAMID



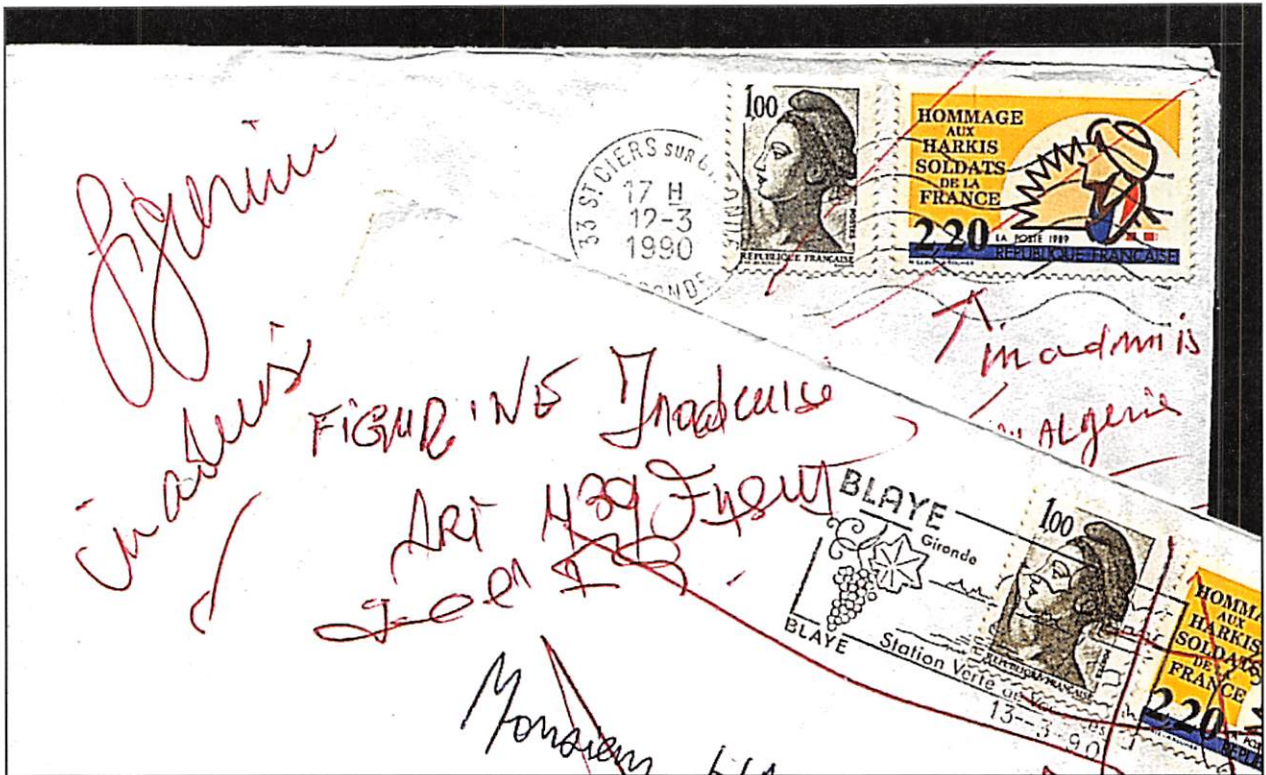
Sous son air bonasse, le bourricot est un auxiliaire incontournable des algériens, y compris en politique.

La preuve en est dans la boutade qui circule maintenant en Algérie :

Socialisme, c'est la 404 pour toi et l'âne pour moi.

ال شترافية ليك 404
و ليلى الحمار

Faut-il être timbrés !



Voici 2 lettres qui nous ont été aimablement prêtées par notre ami philatéliste :

Jean-Pierre MICHEL
Enseignant
SAS de YABOUS

Ces lettres ont ceci de particulier qu'elles ont été affranchies avec des timbres «Hommage aux Harkis Soldats de la France» et ainsi envoyées en Algérie en 1990. La Poste (algérienne ? française ?), avec un bel ensemble, a retourné les lettres avec les explications d'usage. Nous sommes donc allés voir La Poste :

- *L'article 439 du fascicule 3 des Instructions Générales dit qu'il n'est pas donné cours aux objets de correspondance portant une suscription injurieuse ou des menaces, ainsi qu'à ceux sur lesquels figurent, manuscrites ou imprimées, ou en core sous forme de vignettes, des mentions, des devises, des citations d'auteurs, etc. :*

• *outrageantes ou injurieuses pour des*

particuliers, des collectivités ou des corps constitués ;

- *présentant un caractère de propagande susceptible de porter atteinte à la sûreté de l'Etat ;*
- *ou plus généralement contraire à l'ordre public.*

Pourtant, dans la notice philatélique qui accompagne l'émission du timbre fin 1989, la Poste précise bien que **c'est «le gouvernement** qui entend par ce timbre non seulement rendre hommage à nos compatriotes, mais aussi traduire son souci de mobiliser en leur faveur la solidarité de la nation.» Alors ...

Alors nous allons reposer la question, mais cette fois-ci au Ministre responsable. Nous vous transmettrons sa réponse.

Encore un petit effort, Messieurs les postiers, et c'est bientôt la figurine de gauche, à 1.00 F, qui sera « inadmissible » en Algérie parce qu'elle ne porte pas le voile.

Promenades dans le Souk

NUMEROS MANQUANTS

Appel aux collectionneurs

Nous disposons de la collection complète des Bulletins de liaison des Affaires Algériennes ... sauf les numéro 1 (1955) et 26 (1960). Merci à toute personne qui pourrait nous apporter des photocopies des numéros absents. Ces Bulletins sont très intéressants au plan historique. Nous en publierons des extraits régulièrement.

Nous recherchons également la collection des bulletins des A.A. de Grande Kabylie «Aux écoutes des SAS», rédacteur : Colonel Michel BONNEFOUS.

FAUT-IL RELANCER LA MODE ?

Nouvelle affaire des foulards

Dans les années 60, notre Association avait fait imprimer des foulards aux armes des Affaires Algériennes. Mais le stock est épuisé et le dessin perdu. Qui en a conservé un exemplaire ? Devrions-nous en relancer l'impression ? Souhaiteriez-vous en offrir à vos épouses, vos filles, vos belles-filles ?

CORRESPONDANCES

Il n'y a pas d'abonné à l'adresse ...

A chacun de nos «mailings», les PTT nous renvoient quelques courriers pour cause d'adresse inconnue.

N'oubliez pas d'ajouter dès maintenant l'adresse de l'Association sur votre liste de correspondants à prévenir en cas de changement d'adresse. Nous faisons notre possible pour vérifier votre adresse actuelle à chaque correspondance, mais à l'impossible nul n'est tenu.

N'oubliez pas non plus de nous adresser votre cotisation 1995 **avant le 30 juin** pour recevoir le prochain Bulletin.

DERNIERE DE COUVERTURE

«... Dans une mer sans fond ...»

(Victor Hugo)

La dernière page de couverture est d'abord dédiée à la mémoire du Mokkaïem Tayeb BELFETNI de la SAS d'AIN CHEDJRA qui s'est suicidé de désespoir en Allemagne peu de temps après la tragédie qu'il avait ressentie plus qu'un autre, dans la mesure où il avait fait son devoir plus qu'un autre.

Elle s'adresse aussi à tous ceux qui ont, comme lui, eu confiance totale en cette France qui n'a pas su alors «donner une patrie à ceux qui auraient pu douter d'en avoir une».

Le présent, et sans aucun doute l'avenir, leur montreront qu'ils ont néanmoins fait le bon choix, mais à quel prix ...



«J'ai perdu l'Algérie, sans trouver la France.»

Les frais d'impression de cette publication ont été partiellement couverts par des subventions accordées par le Ministère des Anciens Combattants et le Ministère de la Défense